Document generated on 07/16/2025 12:57 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

L’amour du mensonge

Claude-Emmanuelle Yance

Number 18, May–Summer 1989

La vérité

URI: https://id.erudit.org/iderudit/3399ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Yance, C.-E. (1989). L’amour du mensonge. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (18), 57–60.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'amour du mensonge

Claude-Emmanuelle Yance

Mais ne suffit-il pas que tu sois
[l'apparence,
Pour réjouir un cœur qui fuit la vérité?
Charles Baudelaire, *les Fleurs du mal*

«... eurs du mal. Certains d'entre vous ont déjà préparé cette étude. Leurs interventions, pertinentes, nous l'espérons, pourront nous guider dans ce délicieux labyrinthe qui mène, ou ne mène pas, à la quintessence du poème. Vous avez la parole... Oui, vous là, au centre...»

... dans ce petit restaurant. Tiens, là, juste en face, coin Assas et Vaugirard, par exemple. Les grandes baies embuées d'un jour de pluie. L'invisible paroi de la poche de chaleur qu'il faut pousser en ouvrant la porte. Les odeurs, vives et dissoutes à la fois. Il faudra l'attendre sans doute. Choisir une table ni trop à l'écart ni trop près des autres. Adopter un air attentif, préoccupé, en lisant la carte. Ou bien, non, ne rien lire du tout, laisser le regard errer librement, désinvolte. Qu'il ne me prenne pas en flagrant délit de préoccupation. La détente, dégager de la paix, de l'assurance.

Oui, attention aux vêtements, ce jour-là, des couleurs calmes, discrètes. Du bleu par exemple. Rien qui l'énerve, le choque. Tourner le dos à l'entrée, peut-être, ne pas avoir l'air de l'attendre mais, par le jeu des glaces, savoir exactement l'instant précis où c'est lui qui pousse la porte et pas un autre. Ne rien laisser au hasard, éviter le petit vacillement de la surprise. Mettre toute la solidité du monde dans mon camp.

Il arrive. Son glissement sur la banquette, ses deux mains sur la table, penché vers moi. Sourire. Ses yeux bleus un peu mouillés. Et puis, sa façon de se retirer comme si donner un sourire c'était déjà trop. Il dit qu'il n'a pas beaucoup de temps, il saisit la carte, me demande si j'ai déjà commandé.

J'ai le choix entre dire les choses très vite ou ralentir encore plus mon rythme. Me laisser happer par lui ou le tirer derrière moi à force de lenteur.

Libéré du garçon, il s'affaisse un peu sur lui-même. C'est le moment de lui faire plaisir. Négligemment alors, ouvrir la porte aux questions sur son travail, sa recherche. L'écouter, essayer de ne poser que les bonnes questions, celles qui manifestent le moins la fragilité de mes connaissances en ce domaine, qui l'aiguillent sur de nouvelles explications. Moment délicat. Il peut me perdre tout à fait dans une forêt de notions inconnues où lui se déplace subtilement. Tenir solidement ce que j'ai à dire, malgré la mouvance du sol sous mes pieds, ne pas me raidir non plus, jouer en souplesse le rythme de la conversation. Plus tard, je reprendrai les choses en main, ailleurs. Il aura peut-être une petite curiosité pour mes études de littérature. Ne pas m'apesantir. Juste laisser tomber quelques points de repère, ne pas m'obliger à rameuter les mots qui pourraient l'impressionner à son tour et auxquels j'accorde de moins en moins de poids. Le langage universitaire, troublant, faux, fascinant.

Tout le temps qu'il faudra pour que le garçon nous laisse enfin tranquilles en apportant le café.

Je ne sais pas encore avec quels mots, si je le regarderai droit dans les yeux, si je pourrai empêcher ma main de jouer avec les morceaux de sucre sur la table, mais je lui dirai que sa femme et moi, nous nous aimons.

Je connais déjà son regard qui aura l'air de continuer à se poser sur moi tout en fuyant. Ce raclement de gorge qui est sa manière de se donner le temps de rassembler ses idées.

Deux choses que je peux déjà imaginer en moi: le cœur battant de peur devant le vide du temps qui vient de s'ouvrir devant nous. Comment continuer maintenant d'être ici? Et ma volonté de l'épingler, d'empêcher toute fuite de sa part.

«Beaux écrins sans joyaux...
Plus vides...»

... mais la scène pourrait devenir coquille vide devant mes yeux. Il est arrivé si tard, si pressé, qu'il a usé sans le savoir mon désir de parler. Ne me reste plus que l'envie de me réfugier derrière nos propos habituels. Je n'ai plus le cœur battant, je ne veux plus avoir le cœur battant, je veux seulement être lâche. Je ferme les yeux sur tout.

Autre coquille vide. Mais aux accords de la peur. Je veux parler, je vais parler. Un collègue de travail vient vers nous, il lui fait une place sur la banquette, il l'invite à prendre le café. Pourquoi pas?

Est-ce que j'aurai le courage de tout reprendre un autre jour? Nécessité d'éviter, donc, tout ce qui pourrait me vider de ma décision. Je n'ai pas droit à plusieurs essais. Le téléphone, alors?

J'ai choisi soigneusement les premières phrases. J'ai essayé leur rythme, retrouvé mon accent un peu traînant là où il le faut, poli les mots. Mais il décroche et c'est lui qui donne le ton. Mi-sérieux, mi-badin, peut-être même un peu rigolard. Alors mes phrases ne s'intègrent plus. C'est mon tour de me racler la gorge. Prévoir ce premier temps où je risque de perdre pied. Laisser venir son silence, il viendra. Puis, découper l'espace en toutes petites parties, dans chacune placer mes mots, l'occuper toute entière, bien ronde. Dire: ta femme et moi, nous nous aimons. Le dire.

Tout imaginer de ce qui peut suivre. Le silence comme un trou béant. Qui le remplira, le plus fragile?

Son humour, plus difficile. «Ah bon? C'est une bonne nouvelle, ça!» Pas d'autre issue que le silence. Après, je ne sais plus.

Penser à une lettre plutôt? Je choisis le jour, le papier, les mots, la couleur du temps, mon degré de décision. Je m'assieds, je rentre en moi-même. Je vais dire une chose terrible.

Mais d'où me vient cette certitude? Elle le dit. Et j'entends d'autres mots qui disent aussi le contraire. De l'élan de son corps? Ne se reprend-elle pas? ne se refuse-t-elle pas aussi?

«... *Écrire, même sur l'amour du mensonge, est une opération-vérité. Il faudrait saisir par quels moyens subtils, le poète fait glisser l'essence de la Femme dans la forme de la Beauté, pour enfin fusionner les deux dans le mensonge.*»

M'approprier son humour et choisir un jour de soleil tranquille. Mettre ce soleil souriant dans ma lettre. Et dire que je l'aime.

Une date intemporelle, rire comme d'une chose bête qui vous tombe dessus. Rire en m'éloignant. De cette façon qui le laisse pantois, désarmé, encombré d'un paquet inattendu.

Alors, tout aussi bien le téléphone.

Ne pas choisir de jour précis, ne pas décider de donner un coup de fil. Un jour qu'il téléphonera. Au beau milieu d'une conversation sérieuse, importante, technique, ronflante de beaux et grands mots, d'idées fortes comme des statues. Au milieu d'un pur désert. Me détacher sur la pointe des pieds, sans qu'il le sache, pour m'écouter l'aimer. Puis, le lui dire.

J'ai tout jeté par terre et je regarde tranquillement mon désastre, pendant que lui ne sait pas faire autre chose que se taire. Doucement raccrocher.

Tout ce gris dans ses cheveux. Déjà? Il n'a pas su s'habiller ce matin encore et c'est touchant cette chemise qui ne va pas avec le pull. Inutile de regarder la couleur des chaussettes. Je saurai tout à coup à son raclement de gorge qu'il est intimidé. Pour le dissimuler, il fera des jeux de mots sur le menu ou sur les gens. Je rirai franchement et la conversation se mettra à délirer pour ne pas être tendre. J'aime sa manière de se défendre.

Quand il se taira, je devrai le débusquer par quelques questions. Puis, je finirai par trouver la piste sur laquelle il a envie de se lancer. Je ne le suivrai plus que maladroitement.

Quand il reviendra à moi, ce sera mon tour de chercher à me protéger. Il n'est pas beau, certes, mais peut-être attendrissant. Juste par le gris de ses cheveux, par une sorte d'inquiétude enfantine devant un problème aussi vaste que le choix d'un dessert, juste par sa façon de chercher une pièce dans son petit porte-monnaie.

Il va proposer de partir. Trop tard maintenant pour lui dire ce qui m'est resté dans la gorge. Il glisse sur la banquette, je pourrais le retenir encore une minute. Je pourrais.

«Je me dis: Qu'elle est belle!»

Et je ne l'aime pas. Mais qui?

Claude-Emmanuelle Yance est de la région de Québec. Elle a obtenu en 1987 le prix Adrienne-Choquette pour son recueil *Mourir comme un chat*. La nouvelle publiée ici est extraite d'un deuxième recueil, *Vous avez des nouvelles de Baudelaire?*, à paraître d'ici la fin du monde.